

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Révolte (1807)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 82-86

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Révolte (1807)

(Traductrice : Mlle Clerc)

Monsieur le colonel Paul de Laciwski ! disait à haute voix l'aide de-camp sur le seuil du quartier impérial. Flahaut dit à Louczynski : » M^f le colonel on vous demande ! « Moi ? est-ce bien vrai ? Louczynski pâlit légèrement et se dirigea vers la porte du cabinet. Les personnes réunies dans l'antichambre s'écartèrent respectueusement ; l'aide-de-camp ouvrit. A droite, Louczynski avança de quelques pas et se tint immobile, car par la porte entr'ouverte, il aperçut l'empereur assis à son bureau. — Napoléon leva la tête. — Approchez ! — Le colonel se trouva devant le bureau. « Tu te nommes Louczynski ? Oui Sire ! — L'empereur se leva, fit quelques pas dans la chambre et dit en aparté : Louczynski, c'est très-bien ! très-bien ! Puis soudain à voix haute ; — Qu'as-tu à me dire ? « J'ai l'honneur de remercier humblement... Napoléon l'arrête d'un geste ; « Tu reviens du Corps de Dombrowski ? Le colonel frappé de cette simple remarque, remit la lettre de Dombrowski à l'empereur. — Napoléon déplia le papier et le parcourut rapidement des yeux.

« La misère ! le manque de munitions. Il lui semble que cela va mieux ici ! il est blessé ? » Oui, Sire ! L'empereur jeta un regard perçant sur le colonel comme pour lui dire qu'il ne demandait pas de réponse. — Je lui propose Gielguda ! il doit avoir confiance en lui ! car il s'est distingué ! c'est le seul homme parmi vous tous ! Lui et Wybicki ! ils auraient dû naître Français !... Il parle aussi de toi, tu es un brave ! Je me réjouis que tu te sois distingué à temps ! Je suis content de toi, tu resteras près de moi ! » Napoléon s'interrompit tout à coup, s'arrêta devant la fenêtre et réfléchit. Loutsczynski resta debout, droit comme un piquet, ne sachant pas si l'audience était terminée. Après un instant de silence, l'empereur se tourna et demanda tout-à-coup : Louczynski, qu'as-tu encore à me dire ? — Le colonel rougit et cherche en vain une réponse convenable. Pendant ce temps Napoléon fit plusieurs fois le tour de la pièce et s'écria : « Il fait froid, il gèle ! Le pays est pauvre ! Quoi ? Ruiné par la guerre, Sire ! — Désordre, fainéantise, incapacité ! Est-ce qu'il te semble que ce n'est pas cela ? Pourquoi ne dis-tu rien ? » Majesté, se mit à dire le colonel d'une voix étouffée... mais avant qu'il eût pu reprendre haleine, le général Dorsenne se précipita comme la foudre dans la chambre. A la vue du général au visage bouleversé, l'empereur impatienté, dit entre ses dents : « Qu'y a-t-il ? » Sire, la garde a refusé l'obéissance ! — Quoi ! — Oui, Sire, c'est la rébellion ; elle n'écoute plus les ordres ! — L'empereur se mit à rire : « Dorsenne, es-tu devenu fou ? Le général haussa les épaules et s'écria très haut ! « Plût à Dieu que je fusse devenu fou avant d'arriver ici avec cette nouvelle ! — Raconte ce qu'il y a. — Depuis la dernière bataille, il y a eu des murmures ! nous avons fait tout ce qu'il était possible ! Ce matin on a exigé du pain !.. Dorsenne respira péniblement et baissant la voix : J'ai donné l'alarme à tous les officiers, j'ai fait mon rapport au Maréchal Berthier ; ce dernier a marché sur-le-champ ! Nous les avons tous conjurés, suppliés ! En

vain ! Les grenadiers furent les premiers à donner le signal de l'attaque... Ils ne voulurent rien céder de leurs exigences ! « Quelles exigences ? » Ils exigent leur retour en France... ou... Ou ? du pain ! » Et vous, qu'avez-vous répondu ? et pourquoi as-tu tant tardé à venir ? » Majesté, nous désirions sauver à vos yeux l'honneur de la Garde !— Dorsenne se tut. Pendant un instant on n'entendit que la respiration haletante du Général. — « Dorsenne, tu peux t'éloigner ! dit tout à coup Napoléon d'une voix qui ne trahissait aucune émotion, le général leva les yeux sur l'empereur, ne croyant pas à ce qu'il venait d'entendre. « Je vais sur-le-champ voir ce qui se passe, ajouta Bonaparte. — Dorsenne fit résonner ses éperons en faisant son salut et sortit de la pièce. L'empereur jeta un regard sur la porte qui venait de se fermer et dit avec calme à Louczyński : Passe-moi mon épée ! — Le colonel s'empressa d'obéir. « Mon chapeau, mes gants ! commanda Napoléon. Louczyński suivait tous les gestes de l'empereur, Napoléon, après avoir boutonné ses gants, se dirigea vers la porte. A cette vue Louczyński bégaya en tremblant, « Majesté » !

L'empereur surpris, se tourna vers le colonel, Louczyński se jeta aux pieds de Napoléon .. Majesté ! vous ne pouvez aller là-bas ! il y a rébellion ! ne partez pas, Sire ! Je suis insensé, mais accordez-moi cette grâce ! Prenez mes épaulettes, ma Croix, mais restez ! - Napoléon mit la main sur l'épaule de Loutczyński. — « Oh oui ! tu as des yeux si bons ! je n'oublierai pas tes paroles ! Lève-toi ! tu viendras avec moi ! En avant ! — L'empereur sortit précipitamment, le colonel le suivit. On amena les chevaux. Le mameluk, ayant remis son manteau à l'empereur, ce dernier se mit en selle. Louczyński monta le cheval le plus proche. Une nuée d'officiers suivirent sur leurs coursiers. Napoléon et sa suite se dirigèrent au galop vers le faubourg d'Osterody. C'est là que la Garde s'était révoltée. La rébellion était terrible. Les anciens officiers de Hoche,

Kléber et Joubert, les camarades de Lefèvre, Bernadotte, Lannes, Davoust et Ney, les canonniers qui se souvenaient du maigre capitaine de Toulon, les hommes de fer, les insensés dont la Croix faisait la gloire, dont le bonheur était d'avoir un sourire de l'empereur et dont toute l'ambition était de mourir pour lui, ces héros qui avaient gravi les hautes Alpes, foulé les sables du Sahara, ces mêmes hommes refusaient d'obéir ! Les souvenirs de Lodi, d'Aboukir, d'Austerlitz, d'Arcole, rien n'arrêtait ces soldats tant éprouvés par la misère, la faim ! « Nous sommes fatigués de toutes ces guerres, nous voulons rentrer en France, disaient les Gardes. « Soldats ! comment retournerez-vous sans lauriers ? leur dit un jeune capitaine de chasseurs. — Nous aimons mieux les trouver dans une bonne soupe chaude ! répliqua hardiment un vieux sergent. — Vivat ! — à la soupe aux lauriers ! éclatèrent les chasseurs. « Nous irons seuls à pied, murmurèrent à l'écart les Grenadiers fantassins. — Nous irons à cheval, ripostèrent les grenadiers à cheval ! — Ou bien, qu'on nous donne du pain ! cria de toutes ses forces une voix de basse, avec le casque des dragons. Toute une division est à la recherche de fourrage, interpréta un autre officier des chasseurs. Nous nous en retournerons et tout est dit. Vive la France ! Vive le pain ! Tout à coup, plusieurs voix crièrent : « Le petit Caporal arrive ! qu'il vienne et nous lui dirons... En un clin d'œil, l'empereur se trouva au milieu de la foule rebelle. Les Gardes se turent aussitôt. Bonaparte descendit de cheval, regarda à la ronde et demanda d'une voix forte. « Que signifient ces caprices, blancs-becs ? Les rebelles se regardèrent. La sortie de l'empereur les bouleversa. Là-dessus, l'un d'eux piailla ! « Du pain, père, du pain ! La foule des soldats répéta les mêmes paroles. — Bonaparte se mit à rire, jeta un regard doux et calme sur les rebelles et donna un léger coup de cravache à sa monture. — « Eh bien, il n'y a pas de pain ! répliqua l'empereur et il partit pour la ville. — Un silence lugubre régnait

au milieu des rebelles, lorsque tout à coup six mille poitrines frissonnèrent, six mille voix crièrent ivres de joie : « Vive l'empereur ! vive le petit caporal ! suivons-le au camp ! » A vos rangs ! Les gardes retournèrent peu à peu au camp tout en causant et plaisantant.

A l'endroit où l'émeute avait eu lieu restèrent les deux chefs qui avaient raté leur coup d'Etat.

Vraincourt poussa un soupir en regardant Michel. — Qu'en dis-tu ? grommela Michel. Le grenadier fit un geste de la main et enfonça son bonnet sur les yeux. — Michel ! comment nous a-t-il appelés ?... blancs-becs et nous allons rentrer en France sans lui ! serait-ce possible ? !

La rébellion était finie. !